Document généré le 23 avr. 2024 23:12

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Ruelle

Michel Lapointe

Numéro 15, automne 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15962ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lapointe, M. (1982). Ruelle. *Moebius*, (15), 35–35.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MICHEL LAPOINTE

Ruelle

les ruelles jappent derrière les poubelles en écharpe les ordures mordent les vidangeurs en vélocipèdes les traînes sauvages étalent leurs crocs aux enfants étouffés les ruelles la nuit violent les pissenlits égarés en hiver je m'obscène à vous fantasmer et puis les cordes à linges sont de mains coupées les bébés pataugent dans les mares de sang des jambes de vidangeurs les bouches de mères s'étirent aux oreilles d'ordures vagabondes et les poubelles éclatent leurs panses en pensant au Tiers-Monde et je vomis sur vos masques du quotidien en chaleur et mes vomissures m'hurlent dans les oreilles les enfants sont crucifiés par les pères écoeurés de bouffer des nouilles et les balcons des ruelles se remplissent des senteurs de pieds de commères des internes me grattent la folie l'hôpital au fond de la ruelle mes mains déjà sur la corde à linge et mon sang me lave la tête mes tripes puent sur la table du banquet et les convives me jettent aux poubelles mangeuses de vidangeurs je m'agrippe par les pieds à votre désir de mourir et la ruelle me mange cru sans rien laisser pour personne